

c'est ton amie. Il faut bien que je fasse quelque chose... pour toi.

YVONNE.—Si ça t'ennuie!

GEORGES.—Je t'en prie. N'en parlons plus. J'irai. Si je n'y allais pas, je vois d'ici tes airs de martyre... Où est le journal?

YVONNE.—Le voici!

GEORGES.—Merci... (Il regarde la date.) 18 janvier 1923. Je l'aurais parié. Mais combien de fois faudra-t-il vous répéter que les vieux journaux doivent être réunis en paquets et ser-rés dans un placard?

YVONNE.—C'est un oubli.

GEORGES.—Sans doute; mais si je commettais, moi, des oublis semblables, on me prierait tout simplement de passer à la caisse. Il est vrai que la femme est un être faible et qu'elle a droit à toute notre mansuétude!

YVONNE.—Tiens, le voilà, ton journal.

GEORGES.—Mille grâces.

Il se met à lire.

GERMAINE, entrant.—Voilà la soupe.

Elle la pose sur la table et sort.

GEORGES.—Qu'est-ce qu'il y a pour dîner?

YVONNE.—Du potage. Des escalopes. De l'oseille. Du fromage et de la compote. (Georges fait la grimace.) J'ai pensé que ça te ferait plaisir.

GEORGES.—Plaisir?... Il ne faut rien exagérer. C'est la troisième fois depuis dimanche que nous mangeons du veau.

YVONNE.—Ça n'est pas possible!

GEORGES.—Pas possible! Attends un peu. (Il tire de sa poche un petit calepin.) Nous allons rire.

YVONNE, à part.—Qu'est-ce que c'est encore que ce petit carnet?

GEORGES, cherchant.—25... Non, 26... Ah!... Le 26, au déjeuner, des escalopes!... 27, 28, 30... Ah!... Le 30, à dîner, des escalopes! J'avais raison. C'est la troisième fois depuis dimanche!

YVONNE, conciliante.—C'est si difficile de trouver pour chaque repas.

GEORGES.—Si difficile!... Si tu faisais, si tu consentais à faire ce que je t'ai demandé... cent fois : noter

pendant un mois, pendant un mois seulement, tous tes menus! Le mois suivant, tu n'aurais qu'à recommencer!

YVONNE.—Mais, mon chéri, ça dépend des saisons.

GEORGES.—Parfait!... Admettons que je n'ai rien dit!

YVONNE.—D'ailleurs, les viandes blanches, les légumes verts et les compotes!... C'est ça, n'est-ce pas?

YVONNE.—Mon Dieu, oui... C'est ce que le médecin t'a ordonné.

GEORGES.—Le médecin! Le médecin!... Non, mais dites tout de suite que j'ai un estomac délabré, une mine de papier mâché! Condamnez-moi aux nouilles à perpétuité!

YVONNE.—Il n'en est pas question, mais pour un homme qui ne prend pas beaucoup d'exercice...

GEORGES.—Oui, je sais: je suis un rond-de-cuir... Passons!... (Yvonne soupire.) Qu'est-ce que tu as?

YVONNE.—Oh! rien... Seulement, tu ne t'en rends peut-être pas compte! Mais depuis ton arrivée tu n'as pas cessé de grogner.

Georges hausse les épaules. Un temps. Il se lève et va à Yvonne.

GEORGES.—Embrasse-moi!... Je t'aime bien, va!

YVONNE.—Heureusement!... Parce que, si tu ne m'aimais pas!... Qu'est-ce que ce serait?

GEORGES, qui s'est rassis.—Il ne faut pas m'en vouloir; mais vois-tu, depuis la guerre, la vie est dure pour les maris. Alors si, parfois, je suis un peu fatigué...

YVONNE.—Mais oui, je comprends. Je sais bien que tu es fatigué. Tu n'es pas le seul. C'est l'histoire de toute une génération. Vous êtes nerveux, irritables. N'empêche que tu pourrais prendre un peu sur toi. Et, d'abord, tu devrais te reposer. Tu en as besoin.

GEORGES.—Me reposer? C'est facile à dire. Qui me remplacera?

YVONNE.—Si tu tombais malade, on trouverait bien quelqu'un.

GEORGES.—Je n'en suis pas encore là... Tu ne m'en veux plus?

YVONNE.—Mais non! C'est passé!